« Dix-neuf heures moins dix »

Il y a bien longtemps, j'attendais chaque soir qu'il fût dix-neuf heures moins dix. A cette heure-là, je savais qu'elle allait passer. Je devais avoir seize ans. J'avais deviné qu'elle descendait de l'autobus urbain, celui de la ligne huit qui avait un arrêt au coin de notre rue. Je ne pouvais l'apercevoir lors de sa descente du bus mais, dès qu'elle s'engageait dans la rue, je l'apercevais. J'étais debout derrière la vitre de ma chambre, au premier étage, et je me mettais légèrement en retrait de peur qu'elle ne m'aperçût. Dès que le vieux réveil, posé sur mon petit bureau, indiquait cette heure bénie, l'heure de son passage devant chez moi, telle une vigie à bord de son navire, je ne quittais plus mon observatoire. J'avais le visage tellement proche de la vitre qu'une légère buée risquait de troubler ma vision. Vite je l'essuyais. Je ne pouvais perdre une seconde pour la contempler à son insu.

Ce fut le jour de la ducasse que je l'avais remarquée pour la première fois tandis qu'elle plongeait tout son visage dans une énorme barbe à papa qu'assurément elle savourait. Au travers de cet écran gourmand et nébuleux, elle ne pouvait probablement pas me voir distinctement et sans doute ne remarqua-t-elle pas mon visage ébloui par son charme juvénile, ni mes yeux qui auraient pu trahir cette admiration. Elle s'éloigna, rejoignit une copine, et se perdit dans la foule tandis que je ressentais un sentiment nouveau en moi auquel il m'eût été impossible d'apporter quelque explication logique. Cela m'importait peu, c'était si délicieux que je ne souhaitais qu'une seule chose... la revoir.

Quelques jours plus tard, alors que je m'apprêtais à fermer les volets de ma chambre, nous étions en Décembre et il faisait déjà presque nuit, je la devinai soudain. Elle passait dans la rue et semblait rentrer chez elle. Toutefois, j'ignorais totalement où elle demeurait. J'observai l'heure et je fis aussitôt le rapprochement de cette heure avec celle du passage du bus urbain de la ligne huit. Je supposai qu'elle demeurait dans le quartier mais les cités desservies par cette ligne d'autobus étaient nombreuses, trop nombreuses pour que je me livre à une quelconque recherche, même pour m'y promener incognito en espérant la croiser. De plus, si je me trouvais devant elle, oserais-je l'aborder ? Malgré mes seize ans, je conservais mon naturel plutôt timide.

Plutôt que de compter sur le hasard, je préférai à partir de ce jour m'installer derrière ma vitre, à l'heure du passage de l'autobus, à cette heure bénie où elle devrait emprunter ma rue, en revenant probablement du lycée. Elle portait toujours une serviette qui devait être bien trop lourde pour sa frêle corpulence car, en dépit de son âge, dix-sept ou dix-huit ans peut-être, elle semblait peiner en portant ce cartable. Quelque jeune homme moins timide que moi fût sans doute sorti de chez lui, à la hâte, pour lui proposer de l'accompagner en portant à sa place cette volumineuse serviette. C'eût été un moyen d'entamer la conversation avec elle, moyen futile, par trop artificiel, me disais-je ensuite. Ainsi donc, pendant des mois, je scrutai chaque jour l'heure heureuse, dix-neuf heures moins dix. L'essentiel n'était-il pas de pouvoir l'observer quelques instants, instants très brefs à vrai dire

car elle disparaissait très vite de mon champ de vision en empruntant la première rue à droite et il me fallait attendre le lendemain, dix-neuf heures moins dix, pour la revoir enfin.

Bien souvent, il me fallait ruser avec ma famille. Mon père me demandait régulièrement de ne point fermer les volets trop tard en hiver. Alors, je prétextais que je voulais admirer encore un peu la lune ; elle était complice de mes sentiments car elle brillait au-dessus des toits face à notre demeure, face à la vitre de ma chambre, et me permettait d'épier cette jeune fille dans un halo qui semblait n'être projeté que pour moi, pour me permettre de mieux la voir. Ignorant tout d'elle, notamment son prénom, ayant relu peu de temps auparavant le roman de Cervantès, Don Quichotte, dans mes pensées, je la nommais ma Dulcinée. Parfois même, presque à mon insu, je me répétais ce mot à haute voix tout en imaginant sa présence. Elle eût pu être tout aussi bien mon Esméralda, bien qu'elle ne fût point noire de cheveux mais rousse comme une jeune Anglaise, ou bien encore mon Adrienne. Toutes deux m'avaient fait rêver en lisant les romans de Victor Hugo ou de Gérard de Nerval.

Il arrivait parfois, à l'heure du souper, que ma mère m'appelât et s'agaçât de ne pas me voir descendre aussitôt. Je lui criais qu'un problème de Maths ou une dissertation presque terminée me retenaient quelques minutes encore. En fait, il s'agissait d'un simple retard de l'autobus urbain et je voulais attendre encore un peu étant certain que ma Dulcinée passerait devant la maison.

Un soir pourtant, je ne la vis jamais passer. Le lendemain, j'attendis cet instant mais les aiguilles de mon réveil en se déplaçant en leur cadran me martelaient cette évidence de manière implacable et semblaient lassées de me répéter qu'elle ne passerait pas encore ce soir-là.

Les soirs se suivaient plus tristes les uns que les autres. Sans me questionner, mes parents m'observaient et je devinais qu'ils s'interrogeaient sur mon comportement, mon indifférence à toute chose, mon isolement dans ma chambre où je ne fermais le volet que très tard, me collant contre la vitre et souffrant de ne plus entrevoir ma Dulcinée. Ma vitre ne s'illuminait plus de cette silhouette que le lampadaire lui offrait, et qu'il m'offrait aussi.

Les années ont passé et tout cela me revient aujourd'hui. En dépit de mon âge, je marche encore très bien. Ce matin, comme chaque matin, allant à la boulangerie, je suis passé devant une maison ancienne, construite en grès des Vosges. Malgré sa solide construction, cette demeure semble, elle aussi, avoir bien vieilli. Au rez-de-chaussée, une vieille dame, assise derrière sa vitre, regarde passer les gens. Il y a quelques jours, un agréable matin d'un nouveau printemps, tandis que les merles s'égosillaient en de vains discours, je passai devant cette maison.

La vieille dame avait ouvert sa fenêtre et passait discrètement la tête. Sans trop savoir pourquoi, j'échangeai quelques mots avec elle. Je ne lui avouai rien lorsque soudain je frémis. C'était elle, ma Dulcinée, je n'avais aucun doute. Ce qu'elle me

contait de son enfance et surtout ses cheveux ayant gardé cette fraîche rousseur qui m'avait séduit aussitôt, lorsque son visage ruisselait de barbe à papa, me bouleversèrent. Non, je ne me trompais pas. C'était bien ma Dulcinée, qui chaque jour souriait aux passants derrière sa vitre. Depuis ce petit échange, lors de mon passage devant son immeuble, derrière sa vitre très souvent fermée, elle me fait un petit signe discret de la main sans même savoir que je l'ai si souvent guettée, contemplée jadis et probablement aimée.